

JACQUES MORIZE

LES MARTYRES
DE MONPLAISIR

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE SÉVERAC

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : © Jean-Luc Tafforeau

© 2020 Éditions AO-André Odemard

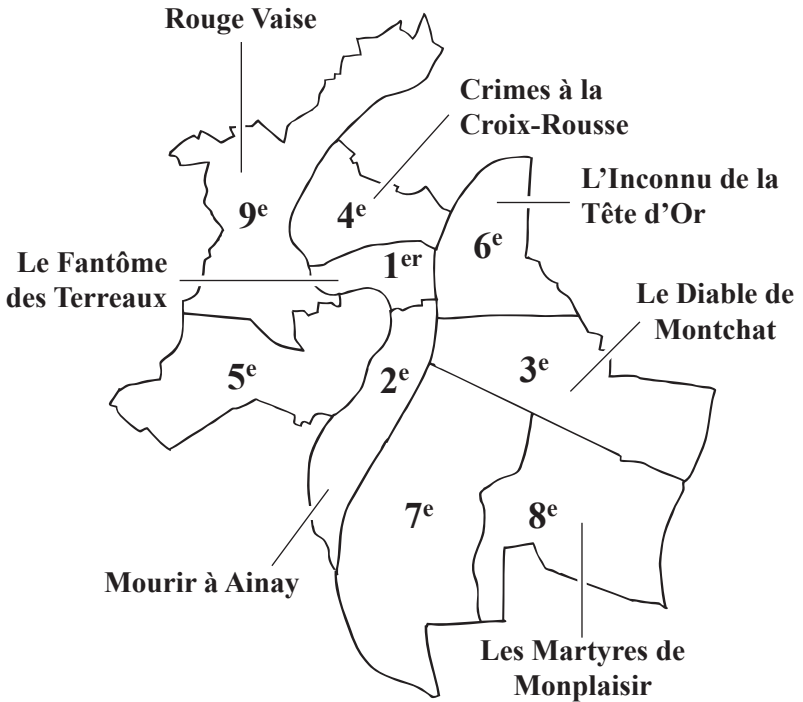
www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-95-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LYON

LES ENQUÊTES DU COMMISSAIRE SÉVERAC



Une série signée Jacques Morize

Les enquêtes du commissaire Séverac sont bien entendu de pures fictions. Elles s'ancrent cependant dans le paysage lyonnais, au point que non seulement des lieux, mais aussi des institutions de toutes sortes y jouent un rôle : police, justice, médias, culture...

Il est néanmoins évident que les personnalités et événements qui interagissent dans ce contexte sont, eux, de pure invention.

Toute ressemblance avec des personnes réelles ne pourrait donc être que le fruit du hasard.

Chapitre premier

Georgette Calus avait fêté ses quatre-vingt-deux printemps quelques mois auparavant. Veuve depuis onze ans, elle vivait seule dans un appartement au troisième étage d'un immeuble vétuste de la rue Saint-Nestor, dans le quartier de Monplaisir. Deux pièces, une cuisine et une salle de bains aussi minuscules l'une que l'autre, tel était son cadre de vie depuis qu'elle s'était mariée, un peu plus de soixante ans auparavant. Elle et son époux avaient élevé un fils qui s'était installé à Marseille avec sa compagne et ses deux enfants. Son existence était monotone : quelques amies dans le quartier, les courses avenue des Frères-Lumière et le marché place Ambroise-Courtois.

En ce matin d'automne ensoleillé, elle revenait justement du marché en tirant derrière elle son Caddie au tissu écossais usé, qu'elle allait devoir hisser jusqu'à son palier, faute d'ascenseur.

Alors qu'elle ouvrait la porte sur rue, un homme l'aborda. Habillé de noir, un feutre sur la tête et le nez chaussé de lunettes de soleil, c'était le genre de type qui n'imprime pas le cortex.

– Pardonnez-moi, madame. C'est bien ici qu'habite Ghislaine Lacour ?

Elle lui jeta un regard peu amène. Ses rhumatismes la faisaient souffrir.

– Oui, au second, mais vous y trouverez pas, elle travaille, à c’t’heure.

– Ah mince ! J’aurais dû l’appeler avant de venir. Tant pis, je repasserai. Dites-moi, voulez-vous que je vous aide à monter vos courses ? C’est qu’il doit être lourd, ce panier !

Elle le dévisagea de nouveau, méfiante. Mais décidément, ces fichues articulations lui faisaient trop mal. Elle aurait déjà bien assez de difficultés à se hisser elle-même.

– Ma foi, c’est pas de refus ! accepta-t-elle donc.

L’homme attrapa le Caddie et pénétra dans l’immeuble.

– C’est à quel étage ?

– Au troisième. Vous êtes bien aimable.

Elle le suivit en soufflant. Quand elle arriva sur le palier, il l’attendait, un sourire aux lèvres.

– Et voilà ! s’exclama-t-il.

– Je vous remercie grandement ! Vous êtes un brave gone !

– Avec plaisir, répliqua-t-il. Bonne journée.

– La Ghislaine Lacour, elle est jamais là avant 6 heures, si vous voulez pas vous casser le nez une seconde fois.

– C’est bon à savoir ! Je lui passerai un coup de fil, ce sera plus prudent.

Il rejoignit l’escalier et entreprit de descendre tandis que Georgette Calus ouvrait sa porte. Elle rentrait ses provisions lorsqu’il surgit silencieusement. Elle n’eut pas le temps de crier. Un coup sur la tempe l’assomma.

*

Cloué sur un siège peu confortable dans une morne salle de la préfecture, Abel Séverac s’emmerdait, et le mot était faible. Le préfet délégué pour la défense et la sécurité avait organisé un séminaire (rien que ce mot lui provoquait une crise d’urticaire) qui réunissait pêle-mêle des élus, des flics et des gendarmes, des associations, des magistrats, des en-

treprises, des sociologues et autres « sachants ». « *Porter un regard innovant sur l'insécurité et la délinquance* » était le thème de ce rassemblement. Panchon, le directeur de la PJ, y avait inscrit Séverac, en tentant de lui vendre l'affaire comme une opportunité de se mettre en avant. Débats, tables rondes, ateliers, il avait tout subi avec un stoïcisme qui l'étonnait lui-même. Mais en cette deuxième matinée, il avait surtout envie de tous les envoyer se faire voir ! Il reçut le SMS salvateur alors qu'il envisageait très sérieusement d'étrangler un intervenant prônant *une approche de dialogue constructif et bienveillant* avec ceux qui cassaient, brûlaient et pillaient en bandes désorganisées, mais dévastatrices. Le message provenait de l'assistante de Panchon ; elle lui demandait de l'appeler de toute urgence. Son ectoplasme de patron voulait-il s'assurer qu'il ne séchait pas ? Il s'excusa lapidairement et sortit dans le couloir.

– Bonjour Nath. DBC se languirait-il de moi ?

Le DIRPJ, Didier Panchon, avait été surnommé par ses troupes DBC (acronyme de *du bon côté*) en raison de son penchant naturel et opiniâtre à ne jamais contrarier sa hiérarchie.

– Déconne pas, j'ai mis l'ampli ! rigola l'assistante.

– À d'autres ! Tu aurais trop peur d'être obligée de lui expliquer, pour DBC !

– Pas faux ! Mais sérieux, Abel. On a retrouvé un morceau humain dans un fourré du parc Sergent-Blandan. Faut que tu y ailles.

– Voilà une trouvaille qui tombe bien ! s'exclama-t-il avec cynisme. Je n'en pouvais plus ! Je ne te remercierai jamais assez de m'avoir tiré de ce guêpier !

*

Le parc Sergent-Blandan se trouvait dans le 7^e arrondissement, non loin du siège de la PJ. Son entrée sur la rue du Repos était marquée par les vestiges d'un ancien quartier

militaire. Un mur de toboggans et un *skatepark* drainaient habituellement des meutes d'enfants et d'adolescents. Pour l'heure, l'endroit était bouclé par un cordon de police. Javelas et ses deux potes, Blayeux et Pochet, accueillirent Abel à l'extérieur. Le capitaine Javelas, quinquagénaire rougeaud aussi large que haut, portait le surnom de Culbutto en raison de ses proportions, dignes de Bibendum. Blayeux, rongé par un mal non identifié, était blême comme d'habitude et Pochet guettait avec impatience l'heure d'aller boire un coup !

– Salut les gars ! s'exclama Abel en s'extrayant de sa lionne.

Avant cela, il avait dû se débarrasser d'un bleu qui refusait obstinément de l'autoriser à se garer sur les places de stationnement en façade du parc.

– On attend des huiles ! répétait-il en boucle.

– Je suis une huile lourde ! lui avait rétorqué Séverac. Vous voulez que je vous montre mon taux de cholestérol ? avait-il ajouté, laissant l'autre bouche bée sous sa casquette.

Heureusement, sa plaque de commissaire avait fini par produire son effet.

– Bonjour, patron ! s'exclama Culbutto. Une sale histoire. Des gamins ont trouvé un sac poubelle avec un tronc humain à l'intérieur ! Z'imaginez l'émoi ?

– J'espère que la cellule de soutien psychologique est déjà en place... soupira Abel. Mâle ou femelle, le tronc ?

– Une vieille femme. Le plus abominable, c'est que les organes génitaux ont été découpés et que le meurtrier a planté une rose bleue dans la plaie !

– Une rose bleue ? Je ne savais même pas que ça existait !

Ils pénétrèrent dans le parc et se dirigèrent vers l'attrouplement qui marquait le lieu de la macabre découverte. L'affaire avait attiré du beau monde. La commissaire Corchristi, patronne de la PTS, s'était déplacée en personne, accompagnée d'une équipe qui grattait déjà dans le massif de graminées où avaient été déposés le sac et son sinistre contenu.

Le légiste en chef, le professeur Gorgerouge, ami d'Abel, inspectait le morceau humain, revêtu d'une combinaison, de chaussons et d'une coiffe blancs. Le procureur Daniel Dumas se tenait à l'écart pour ne pas polluer la scène, le cigare au bec. Lorsqu'il aperçut Abel, il agita un bras et s'ébranla dans sa direction d'un pas de chasseur alpin diarrhéique.

– Séverac ! Quelle affaire ! Il y a longtemps que je n'avais pas eu droit à un pareil spectacle ! Une boucherie, c'est insoutenable ! Il n'y a vraiment que votre pote légiste qui puisse se pencher sur ce... morceau d'humain sans vomir son quatre-heures !

Le proc' avait un langage fleuri peu conforme avec l'image que l'on se faisait de sa fonction. En réalité, il n'en usait qu'avec certains interlocuteurs, dont Séverac, qu'il paraissait apprécier. Mais ce dernier n'était pas un perdreau de l'année et connaissait ce genre de personnage, capable de retrouver instantanément toute sa morgue de puissant si cela lui semblait nécessaire à la préservation de son statut. Il serra la main d'Abel comme s'il manipulait une pompe à eau en fonte, avec vigueur et longueur de temps.

– Sait-on qui est le propriétaire de ce tronçon ? questionna Séverac lorsque l'autre lui eut rendu son bras.

– Vous rigolez ! Pour les empreintes digitales, vous repasserez ! s'esclaffa l'éminence du parquet.

Le commissaire s'adressa à Javelas.

– Culbutto, avec tes copains, tu vas faire le tour du parc. Peut-être trouverez-vous d'autres morceaux ? Seconde chose, j'aperçois çà et là des caméras de surveillance. Il faudra saisir les enregistrements.

Il alluma une cigarette, rêvant d'une bière. Les repas de ce putain de séminaire, insipides, étaient bien évidemment arrosés d'eau.

– J'espère que nous ne sommes pas partis pour une série, émit-il, soucieux.

– C’est également ma crainte, répliqua le proc’. Ce truc pue le psychopathe.

*

Les experts avaient terminé leur boulot de terrain. Ils exposèrent leur rapport, qui fut court et vide de substance ; par la suite, les résultats de leurs diverses analyses viendraient le nourrir. Le légiste en avait un peu plus à raconter. Le tronc appartenait à une femme d’environ 80 ans, la mort remontait à une trentaine d’heures (à confirmer et affiner). Le démembrement relevait de la boucherie, dans le sens péjoratif du terme. Il avait été pratiqué à la scie et au couteau sans chercher les articulations, et les organes avaient été arrachés plus que découpés. Javelas et ses potes revinrent sur ces entrefaites, bredouilles. L’assassin n’avait rien semé d’autre dans le parc.

La sinistre nouvelle s’était répandue on ne sait comment et quelques journalistes attendaient dehors comme des hyènes attirées par une charogne. Le proc’ improvisa une conférence de presse qui les laissa sur leur faim. Tandis que l’éminent personnage pérorait, le légiste se coula vers Séverac.

– Si on allait s’en jeter quelques-uns quand il aura terminé ? lui chuchota-t-il à l’oreille. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens tout barbouillé !

Abel opina vigoureusement.

*

Ils étaient remontés jusqu’à la place Amboise-Courtois et s’étaient installés à la terrasse d’un des bistrots, afin de profiter des rayons encore puissants du Phébus automnal. Ils avaient commandé un pot de mâcon et sollicité quelques tranches de saucisson. On leur avait apporté une assiette de charcuterie avec une corbeille de pain en prime. GorgeroUGE versa le vin blanc avec une solennité eucharistique, puis ils choquèrent leur verre en se regardant dans les yeux, ainsi que le veut la coutume. Le liquide pâle, mais doré, avait

coulé dans leur gosier et ils s'étaient sentis soudainement bien, simplement bien. Les rondelles de saucisson étaient descendues à grande vitesse, poussées par le pinard.

– J'ai un peu honte de le dire, soupira Abel en allumant une cigarette, mais cette histoire tombe fichtrement bien. J'étais coincé dans un séminaire à la con organisé par le préfet, et j'étais au bord de commettre l'irréparable !

– Vous brûlerez un cierge à la mémoire de cette pauvre femme, tout au moins lorsque vous l'aurez identifiée !

– À votre avis, poursuivit Abel, est-ce l'œuvre d'un psychopathe – et l'on va trouver d'autres troncs dans les jours ou les semaines qui viennent –, ou bien s'agit-il d'un acte isolé ?

Son vis-à-vis grimaça, retrouvant son sérieux.

– Je n'avais jamais vu un massacre pareil ! J'espère que la pauvre vieille était déjà morte lorsque le cinglé a commencé à la découper ! Je crains malheureusement que nous ne soyons qu'au début d'une série. Au moins trois raisons à cela : l'ablation des organes génitaux, la rose bleue et la mise en scène macabre du tronc déposé dans un parc. Vous finirez peut-être par regretter votre séminaire !

À cet instant, un homme se pencha sur leur table.

– Je constate avec plaisir que votre appétit est inoxydable ! Verriez-vous un inconvénient à ce que je prenne place parmi vous ?

Pierre Brossier était journaliste au *Progrès*, ami d'Abel, et connaissait le légiste. Le commissaire se leva pour l'embrasser, autre coutume à laquelle il avait fini par se plier depuis son arrivée à Lyon.

– Prends un siège et assieds-toi par terre ! s'exclama-t-il.

– Et si tu veux parler, commence par te taire ! compléta Georges Gorgerouge, qui avait les mêmes classiques qu'Abel.

– Merci pour cet accueil chaleureux ! rigola Brossier. Ces messieurs ont toujours le Vermot pour rire !

Après cet affligeant échange, indigne d'hommes aux fonctions aussi prestigieuses, un verre fut servi au plumentif et ils dissertèrent sur l'affaire du jour, fouillant leur mémoire à la recherche de cas similaires ou approchants. Chacun mit sa tournée et ils se quittèrent alors que le soir tombait et qu'un petit vent frisquet se levait, rappelant que l'été était terminé depuis un mois, laissant derrière eux un cimetière de pichets vides.

Ayant rejoint son automobile, Abel appela Javelas qu'il avait envoyé au turbin avec ses potes pendant que lui-même s'alcoolisait en amicale compagnie. Mais savoir déléguer ne faisait-il pas partie des nombreuses qualités que devaient avoir un chef ? Et nul doute que Culbuto s'évertuerait à rattraper le temps perdu, si ce n'était déjà fait ! L'homme-tonneau décrocha à la troisième sonnerie. Un brouhaha suspect l'environnait, confirmant les suppositions d'Abel : il devait être occupé à torcher quelques canons au bistrot avant de rentrer chez lui.

– Bonsoir patron ! claironna le gros. On a récupéré les enregistrements des caméras de surveillance et fait le tour des popotes : pour le moment, aucune vieille femme n'a fait l'objet d'un signalement pour disparition inquiétante.

– Ça finira par venir, soupira Abel. À la tienne, Javelas, et à demain !

*

Paulo était déjà là lorsque son père rentra. Fils cadet d'Abel, il avait passé ses années de lycée en internat dans un établissement confessionnel de Lyon. Une fois son bac en poche, il devait intégrer une fac parisienne, mais un clash avec sa chérie l'avait en définitive fait opter pour Lyon 3, dont les cours avaient commencé début septembre. Il squattait donc chez son père, comme il le disait lui-même. Cette situation n'était pas pour déplaire à Abel. Il s'entendait bien avec son fiston et ainsi, il souffrait moins de son exil lyonnais. En

effet, il vivait séparé de sa femme et de ses deux filles, qui étaient restées à Paris lorsqu'il avait été muté à Lyon. Le gamin qui n'en était plus un écoutait de la musique au salon en fumant une clope, une bière à la main. Les chiens ne font pas des chats.

– ZZ Top ? apprécia Abel.

– Gagné ! répondit Paulo, hilare. T'as passé une bonne journée ?

– Je ne sais pas si c'est le terme qui convient, mais enfin elle est terminée et demain sera un autre jour !

– Ouah ! Tu deviens philosophe, avec l'âge !

– On peut le dire comme ça... En attendant, comme j'ai bouffé de la merde pendant deux jours, ce soir c'est côte de bœuf et côte-rôtie, avec des frites maison !

– Nickel ! Si ça peut te consoler, le snack de la fac, c'est pas top non plus. Je vais t'aider à éplucher les patates.

La soirée fut parfaite. En préparant le repas, ils avaient fait un sort à une bouteille de viognier. La côte de bœuf avait grillé au four, lequel n'ayant pas été nettoyé depuis lurette avait dégagé une fumée toxique qui les avait contraints à ouvrir les fenêtres pour l'évacuer. Un saucisson acheté dans le Beaujolais, une vraie tuerie, avait disparu en même temps que le vin blanc, tandis que la viande cuisait. Abel avait sorti sa collection de vinyles et alignait les cadors du hard rock dans le désordre, pour la plus grande joie de Paulo qui en était fan.

Le morceau de bœuf, acquis chez le meilleur boucher de la Presqu'île, se révéla fondant à souhait et les frites juste croustillantes. Le côte-rôtie fut impitoyablement descendu, il en restait à peine de quoi accompagner dignement le fromage de Salers qui clôtura un repas fort éloigné des canons hygiénistes. Après ce festin, ils s'affalèrent sur le canapé, boas repus.

– Tu sors pas le marc ? s'enquit Paulo d'une voix un tantinet pâteuse.

– Ça ira comme ça ! Faut quand même qu'on soit opérationnel demain matin.

– Je me taperais bien un petit joint, soupira le garçon.

– J'ai pas ce genre de marchandise en rayon, répliqua Abel sèchement.

– Fais pas cette tête ! Je disais ça juste pour te taquiner.

Faute de chichon, il se rabattit sur le paquet de cigarettes bien entamé de son père.

*

Ils avaient quitté le resto bras-dessus, bras-dessous. La soirée avait été gaie et bien arrosée. D'un commun accord, ils laissèrent la voiture là où elle était et décidèrent de rentrer à pied. La nuit était fraîche, le ciel rempli d'étoiles, et la lune riait de toute sa face ronde. Ils firent le détour par les berges du Rhône, presque désertes à cette heure frisquette et tardive. Pierre était particulièrement guilleret, il évoquait ses projets avec un enthousiasme qui lui était redevenu familier après ces quelques années de galère. Il finit par remarquer que son épouse n'était pas au diapason.

– Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il.

– Incroyable ! Tu t'aperçois que j'existe ! ironisa-t-elle.

– Ben, je ne l'ai jamais oublié, que tu existais ! Sans toi, je n'aurais jamais tenu le coup !

– Justement, j'aurais espéré que tu t'en souviennes. Mais tu n'as pas pu t'empêcher de retomber dans tes travers. Tu crois que je ne sais pas, pour cette pute d'Hélène ?

Pierre resta un instant silencieux, la tête basse comme un enfant pris en faute.

– Pardonne-moi, finit-il par dire. Ce n'est qu'une passade, comme les autres, je t'assure. Tu as toujours été et tu seras toujours la femme de ma vie.

– Je suis heureuse de l'apprendre. Sauf que tout le monde est au courant, pour Hélène, et que je passe pour une conne !

Comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises au cours de

leur existence commune, il finit par faire un serment que tous deux savaient qu'il ne respecterait pas. D'ailleurs, sa voix manquait de conviction lorsqu'il le prononça.

– Je te promets que je vais la larguer et que je ne recommencerai pas.

– Parole, parole ! chantonna-t-elle tristement.

Ils poursuivirent leur marche d'un pas vif, sans plus se parler. À présent, la promenade avait perdu son charme et ils étaient pressés d'arriver. Ils atteignaient l'angle de l'avenue Félix-Faure et de la rue Professeur-René-Guillet lorsque Pierre remarqua une voiture qui roulait à faible allure. Il était fan de bagnoles.

– Une Jaguar F ! s'enthousiasma-t-il. En rouge, elle est pas mal, mais je la préfère en noir, c'est plus classe.

Sa femme haussa les épaules, désabusée. Il avait déjà oublié leur scène. Il n'avait décidément pas changé et maintenant, c'était trop tard, il avait été trop loin. Elle se souvint à l'instant de la vacherie que lui avait dite un jour une de ses anciennes copines, avec qui il l'avait trompée : « Il faudra que tu t'y fasses, ma chérie. Pierre t'aime, il parle sans arrêt de toi. Mais il t'aime comme une mère, pas comme une femme ! »

Ils s'étaient engagés dans la rue Guillet, où se trouvait leur appartement. La Jaguar les avait suivis. Elle parvint à leur niveau comme ils atteignaient l'entrée de leur immeuble. La vitre du passager descendit, une voix les héla. Pierre Camora s'avança vers la voiture, pensant à un automobiliste égaré. Il vit le canon du flingue et, alors qu'il s'apprêtait à plonger sur le côté, trois coups de feu déchirèrent le silence de la nuit.

*

Il n'était pas loin de minuit et ils envisageaient de gagner leur lit respectif lorsque le portable d'Abel émit « *Eruption* », le riff de Van Halen que Paulo lui avait installé en guise de sonnerie. Le numéro d'Annie Sensibon, l'une de ses chefs

de groupe, s'affichait. Elle était de permanence cette nuit-là.

– Mouais ? lâcha-t-il après avoir appuyé sur la touche idoine.

– Bonsoir patron. Désolée de vous déranger. On a une grosse merde, Pierre Camora, l'ancien boss de la BRB, s'est fait buter en bas de chez lui sous les yeux de sa femme.

– Oh putain !

Camora avait été révoqué quelques années auparavant, accusé entre autres d'avoir un peu trop fricoté avec des indics. Il était passé en correctionnelle et avait écopé de deux ans avec sursis.

– Donne-moi l'adresse, soupira-t-il. Je me fais un café et j'arrive.